

LE  
CAUCASE ILLUSTRÉ

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

№ 10

1901 — 1902



Son Altesse Le Prince Nicolas de Mingrelie

## Les Géorgiens

Les Géorgiens ont été cités de tout temps parmi les plus belles races de l'Asie. Ils sont de taille mince, élancés, bien proportionnés, d'une haute stature et robustes. Les traits sont ordinairement beaux et très prononcés; les cheveux noirs, jamais crépus; les yeux sont noirs également et bien fendus. Le nez est long et souvent aquilin. Au total, la face, dans sa coupe générale, est plutôt arrondie que longue, bien que les pommettes ne soient jamais saillantes, et l'ensemble des traits a quelque chose d'un peu ramassé.

Il y a dans la démarche et dans toute l'attitude, surtout chez les classes élevées, un naturel de fierté et de noblesse qui révèle les habitudes d'une population belliqueuse. Sans cesse exposés aux attaques des Turcs et des Persans, et plus encore aux incursions des montagnards du Daghestan, les Géorgiens étaient devenus, en effet, par position sinon par inclination, un peuple guerrier. Les circonstances sont changées à cet égard depuis l'annexion à l'Empire russe, mais la disposition morale qu'un long état social a créée ne se modifie pas en un jour.

Sobres, amis du vin, quoique rarement ivres, ayant la passion des chevaux, les Géorgiens ont tout à la fois les vices et les vertus du soldat. D'un caractère pacifique, quoique armés jusqu'aux dents, ils n'emploient leurs armes que pour se défendre. D'une politesse exquise, poussée même jusqu'à l'exagération, car ils aiment mieux mentir que de vous désobliger, ils ont le culte de l'hospitalité. Sans instruction acquise, mais doués d'un certain bon sens naturel, ils savent causer, improviser, pérorer, et ont de temps en temps, dans la conversation ou dans leurs speeches, des mots heureux et toujours imagés. Assez fins, expansifs, d'une gaieté de bon aloi, serviables à l'occasion, peu soucieux de l'avenir, d'une mollesse invincible qui tient peut-être au climat, ils sont incapables d'un effort soutenu. Ils sont faibles dans le malheur, amis de l'ostentation et de la nouveauté; défiants, curieux et clairvoyants dans les desseins des autres, très avisés à conduire les leurs; affectant en public la franchise et la candeur, ils cachent leurs sentiments sous une avalanche de salutations réitérées, de protestations perpétuelles, de serments et de signes de croix multipliés. Mêlant enfin à des superstitions une piété toute formaliste, vindicatifs, ils interprètent le point d'honneur à leur façon et ont avec la loi et le droit de se rendre justice à soi-même des accommodements et des procédés expéditifs qui les font souvent condamner à la Sibérie. En général, pauvres ou ruinés, mais fort entichés de leurs alliances, ils se disent presque tous princes ou gentilshommes, et, à voir leur grande tournure, nul ne serait tenté de leur contester leurs titres de noblesse.

Le costume y est pour beaucoup: une *tcherkesska*, longue capote noire ou de couleur, fermée d'un rang d'agrafes et laissant voir l'*arkhalouki*, sorte de tunique de laine ou de soie, à collet haut et droit, tombe jusqu'à mi-jambes. De chaque côté de la poitrine sont adaptés des morceaux d'étoffe, tantôt de la nuance de la *tcherkesska*, tantôt, d'une couleur plus vive, avec des séparations destinées à des cylindres qui, selon la fortune, plus ou moins ornés, sont en ivoire, en acier, fer poli, argent oxydé ou doré, et qu'on remplace à l'occasion par de véritables cartouches. Une ceinture de cuir à ornements d'argent, à laquelle est suspendu le *kindjal*, poignard à double tranchant, serre la taille. La plupart des hommes portent la barbe et ont les cheveux longs rejetés en arrière, en „coup de vent“. La coiffure se compose d'un *papak*, bonnet en astrakan, ou d'un *bachlik* gracieusement jeté sur l'épaule, et qui, en cas de pluie, sert de capuchon ou plutôt de turban. C'est tout un art que de savoir draper cette coiffure à la fois pratique et seyante, et que chacun a une manière plus



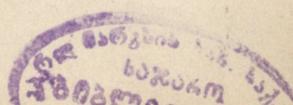
ou moins heureuse de porter. Les pieds sont chaussés de *tsoukhas*, babouches souples en chevreau, à semelles molles et à bouts terminés en pointes relevées. Des jambières de drap ou en cuir montent jusqu'au-dessus du genou. Enfin, l'indispensable *bourka*, manteau imperméable en laine longue, complète le costume.

J. M.

## Les Abkhazes

Les Abkhazes, qui conservent à peine modifié le nom d'Abazes sous lequel ils étaient connus des Grecs, se donnent à eux-mêmes l'appellation d'Absoua. Avant les grandes émigrations, ils occupaient presque tout le versant méridional du Caucase entre la vallée de l'Ingour et celle de Bzib, et dépassaient sur quelques points la crête principale des montagnes pour empiéter sur le territoire des Tcherkesses. Les dialectes qu'ils parlent ressemblent à ceux des Adighés, mais on remarque un grand contraste entre les deux peuples, pour l'apparence et les mœurs. Les Abkhazes sont plus petits que les Tcherkesses, plus bruns de peau, plus noirs de chevelure; la plupart ont les traits irréguliers, la physionomie dure, sauvage. Leur sang n'est pas si beau que celui de leurs voisins; les esclaves de leur race, hommes ou femmes, étaient livrés pour la moitié du prix auquel étaient évalués les Circassiens. Ils n'ont pas les allures chevaleresques de leurs voisins, mais comme eux ils aimaient à vivre de leur épée, et longtemps leur métier préféré fut celui d'écumeurs de mer; avant que le Pont-Euxin ne fût devenu mer russe, leurs longues embarcations qui pouvaient marcher soit à la rame, soit à la voile, et dont l'équipage se composait de cent à trois cents hommes, se hasardèrent sur tous les rivages de l'Anatolie, de la Crimée et de la Turquie d'Europe, jusqu'à la porte du Bosphore. Comme les Tcherkesses, les Abkhazes se groupaient en confédérations guerrières, ayant leurs princes, leurs nobles, leurs hommes libres, et laissant à des mains d'esclaves tous les travaux pénibles d'agriculture. Chez certains Abkhazes, l'argent était encore inconnu avant la domination russe, et le signe d'échange était représenté d'ordinaire par une vache dont les veaux étaient l'intérêt; il arrivait qu'au bout de quelques années un petit emprunt devait être payé par la livraison de tout un troupeau. C'est en 1867 seulement que ce mode primitif d'usure a été remplacé par celui que pratiquent tous les peuples „civilisés“. Comme les Tcherkesses, les Abkhazes, encore païens par leur façon de penser et par certaines pratiques, gardaient dans leur foi mahométane quelques traces de l'ancien culte chrétien: ils vénéraient les croix et les églises, mangeaient de la viande de porc, apportaient dans les temples des ex-voto, cuirasses, armes ou vêtements; encore de nos jours, une chapelle bâtie, dit la légende, par l'apôtre Paul, sur une des montagnes avancées du massif du Marouk, est un de leurs grands lieux de pèlerinage. Mais le temple le plus respecté était la forêt profonde: c'est aux branches des chênes qu'ils aimaient à suspendre leurs offrandes; jadis c'était aussi sous le branchage des arbres sacrés qu'ils plaçaient les cercueils. Leur piété pour les morts est extrême. Les lieux d'inhumation sont beaucoup mieux tenus que les demeures des vivants.

D'après Elisée Reclus



## Types du Caucase



Femmes Doukhobortskis (Sectaires russes)



Femmes tartares du Gouvernement d'Elisabethpol

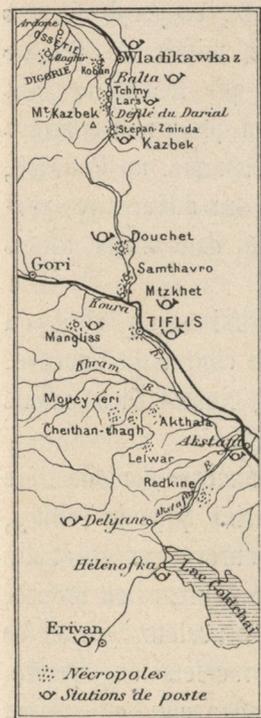
Dessins de Vereschaguine

## L'archéologie au Caucase

L'impossibilité de faire concorder les connaissances actuelles avec les diverses notions historiques, géographiques, fournies sur le Caucase et ses habitants par les anciens écrivains, le doute qui plane encore sur toutes les populations aborigènes de cette contrée, le dédale des langues et des dialectes, et surtout l'absence de nombreuses et sérieuses observations anthropologiques rendent fort difficiles et hasardeuses toute chronologie, attribution, classification dans les découvertes archéologiques du Caucase.

Indispensable pour retrouver les types primitifs des habitants d'une contrée, suivre leur filiation et constater leurs mélanges, l'anthropologie n'est pas, croyons-nous, absolument nécessaire pour apprécier les progrès et les décadences d'une civilisation lorsque les découvertes sont par elles-mêmes assez éloqu岸tes pour attester le degré de culture d'un peuple, quel que soit son nom, plus ou moins discutable d'ailleurs, et qu'il soit brachycéphale, dolichocephale, macrocephale ou non.

Nous sommes loin de vouloir résoudre ici la question si grave de l'origine de l'art de la métallurgie au Caucase, mais le problème semblerait déjà avoir fait un grand pas si l'on pouvait tomber d'accord sur la similitude de culture et de main-d'œuvre qu'on observe dans tous les objets provenant de toutes les régions de l'isthme caucasien. C'est le point sur lequel nous insisterons et qu'il nous paraît difficile de ne pas admettre. En effet, quelques différences signalées dans les détails ne s'écartent pas sensiblement d'une forme primitive générale et d'un petit nombre de modèles à peu près semblables, caractéristiques, dont on a attribué la paternité particulièrement à certains cimetières ou nécropoles du Caucase, paternité que nous n'avons pu reconnaître et que les civilisations des plateaux de l'Iran, celles de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Grèce pourraient peut-être, avec quelque raison, réclamer.



La division systématique de la vie primitive de l'homme aux différentes époques, admise à l'égard du nord et de l'ouest de l'Europe, ne peut être entièrement appliquée au Caucase. L'étude des antiquités de l'isthme caucasien ne date que d'hier, mais les résultats déjà acquis prouvent suffisamment que le développement de la culture s'y est opéré dans des conditions tout autres qu'en France et en Allemagne, par exemple, et, en conséquence, pour en mesurer les progrès successifs, il faut supposer différentes étapes qu'en l'absence de documents suffisants on ne peut cependant pas adopter encore avec certitude.

Ni dans les recherches géologo-paléontologiques, ni dans les travaux archéologiques du Caucase, on ne trouve tous les matériaux nécessaires pour la classification des époques de l'âge de la pierre et des cultures postérieures, comme elles se sont succédé en Europe. Mais tout ce qui a été réuni jusqu'à ce jour par l'anthropologie, la linguistique et l'ethnologie a assez ébranlé la réputation séculaire du Caucase, d'avoir été le berceau et la patrie commune primitive de l'humanité.

L'existence d'une période glaciaire n'y est admise que depuis peu de temps, mais on n'a pu encore déterminer les limites auxquelles avait pu s'étendre la couche de glace. Les quelques rares trouvailles faites dans la haute vallée de l'Euphrate font croire que l'homme quaternaire habitait les bords ouest du plateau arménien, seul endroit du pays libre de glace à cette époque. La période de la pierre polie semble n'avoir duré que peu de temps dans la contrée; elle fut bientôt remplacée par celle du bronze et du fer.

Dans le Caucase septentrional, on a constaté la présence d'une grande quantité de débris de mammoth. Au Transcaucase on a trouvé, dans le gouvernement d'Elisabethpol, à Kazak, et au confluent du Khrum et de la Koura, des restes d'*elephas antiquus* et d'*hippopotamus major*, mais nulle part un vestige de l'homme contemporain du mammoth et une trace de vie humaine. Ces débris proviennent



d'endroits près desquels il n'y a ni grottes, ni cavernes, et on n'en connaît au Caucase aucune dont l'étude ait pu éclairer la vie primitive et préhistorique.

Quoi qu'il en soit, les résultats des recherches ne sont pas encore assez concluants pour qu'on puisse absolument nier l'existence au Caucase de toute trace de l'homme à l'époque paléolithique. Presque tous les objets en pierre trouvés en Ciscaucasie sont attribués à l'époque néolithique. Ce sont des marteaux taillés, percés quelquefois d'un trou, et qu'on rencontre dans les tombeaux, mêlés à des objets de bronze et de fer. On ne cite qu'une seule découverte d'une hache en pierre, dans un tombeau de pierre brute, avec quelques instruments en os, sans bronzes, mais avec des vases d'argile qui sont d'un travail trop fini pour qu'ils soient très anciens et qui laissent même croire qu'ils ont dû être façonnés avec des outils métalliques. Les objets en pierre trouvés en Transcaucasie sont en général peu travaillés : ce sont des couteaux, des raclours, des pointes de flèches en obsidienne, qui accompagnent le plus souvent le fer et le bronze.

Un intérêt spécial s'attache aux marteaux de pierre, de très grandes dimensions, en porphyre vert ou pyroxénique, labradorite, serpentine ou en roche dioritique, et recueillis dans les mines de sel de Koulpa et de Nakitchévan; leur antiquité est des plus contestées. Car, s'il est vrai que les salines ont dû attirer l'attention de l'homme primitif, on devrait admettre la même hypothèse à propos des mines de métaux dont le Caucase est si riche. Or, la question de savoir si oui ou non l'homme, au Caucase, a, dès les temps reculés, inventé ou connu la métallurgie, trouve des partisans et des adversaires parmi les savants, qui s'appuient les uns et les autres sur les résultats des fouilles dont nous allons essayer de résumer l'ensemble.

Pendant ces dernières années, des recherches plus ou moins régulières ont été faites au nord du Caucase dans le territoire de la Kabarda; en Ossétie dans les vallées centrales de la chaîne du Caucase, celles du Darial et d'Alaghir; au Daghestan près de Derbent; en Transcaucasie à l'ouest des monts Souram; en Géorgie, et enfin dans les vallées d'Akstafa, de la Débéda et à Akthala.

En Kabardie, les tombeaux ne datent que de l'époque du paganisme et du commencement de l'ère chrétienne; ceux des environs de Vladikavkaz du XIV<sup>e</sup> siècle. Dans la vallée du Darial, près de Tchmy, des catacombes ont mis au jour des objets en or, argent, fer, bronze, des pierres dures gravées et des poteries en argile noire. A Stépan-Zminda (Kazbek) on a fait de riches collections de figurines en bronze, d'armes, pointes de flèches en fer, pendeloques, représentations d'animaux, fibules, bracelets, grains de colliers, bijoux en or, etc. En Digorie, à Koban se rencontrent des fibules, des bracelets en spirale, de grandes plaques de ceintures de bronze émaillé, des poignards, des épingles à cheveux et surtout des haches courbées, gravées, d'un joli travail et présentant un type caractéristique, mêlés à des pointes de fer. Au Daghestan, les tombes sont assez curieuses comme construction, mais ne renferment presque que des ossements. On en a rapporté cependant quelques bronzes fort intéressants. En Gourie, au Transcaucase, on a trouvé des haches pareilles à celles de Koban; à Samthavro (Mtzkhet) \* plusieurs étages superposés appartiennent à des époques différentes (âge de bronze, de fer, et tombes plus récentes). Dans la vallée de la Débéda et à Akthala les bronzes se distinguent par leurs formes et leurs ressemblances avec ceux de l'Assyrie. Enfin, à Redkine (vallée de l'Akstafa) on a mis au jour des nécropoles, certainement fort anciennes, contenant un mobilier funéraire très varié et peu de fer.

Dans aucun cimetière du Caucase on n'a pu reconnaître les preuves caractéristiques de l'âge de bronze, c'est-à-dire la présence de ce métal mêlé à la pierre polie et à l'os. On admet généralement que les nécropoles les plus anciennes sont celles de Koban, Samthavro (étage inférieur), Redkine, Stépan-Zminda, Akthala (V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.).

(A suivre)

J. Mourier

\* Quant aux sépultures récemment mises au jour sur la ligne du chemin de fer transcaucasien, à deux verstes et demie de Mtzkhet, elles ont donné leur contingent : bijoux byzantins en or et en argent, pierres gravées, monnaies romaines, lacrymatoires, bracelets, bagues, fibules, épingles en bronze et en fer.

## La faune et les chasses au Caucase\*

Les zoubres (aurochs) sont cantonnés aux sources du Kouban et de ses affluents, et en Abkhazie. Ces bœufs sauvages vivent habituellement en bandes de six ou huit, mais quelquefois seuls. Au Caucase, l'espèce s'est conservée, d'abord parce que la chasse en est défendue et gardée, puis parce qu'il est très difficile d'aller tirer ces ruminants dans les endroits impraticables qu'ils choisissent. En été, ils se plaisent dans la zone des herbages; les neiges les refoulent jusqu'aux limites des bois, et, si l'hiver est dur, ils s'en vont dans les fourrés.

On voit peu le cerf dans la chaîne du Grand-Caucase, mais, depuis la loi qui a interdit de tuer les biches, il abonde dans le Petit-Caucase (Districts de Bortchalo, d'Akhaltzikh, de Gori, de Tiflis, de Signakh, de Zakathali, et à Borjom). Les mâles se tiennent isolés, sauf à l'époque du rut (fin Août, Septembre et commencement d'Octobre) pendant laquelle ils suivent les femelles qui, elles, vivent ordinairement plusieurs ensemble. Lors de la chute des cornes, ils se cachent dans les hâlliers impénétrables où ils attendent le développement complet des nouvelles. A la fin de l'hiver, cerfs, biches, faons se mettent en groupes de quinze, vingt et même trente têtes. Ils aiment les lisières des bois de bouleaux et de trembles. En temps de neige, ils dévalent le long des coteaux et dans la plaine. Si l'herbe manque, ils broutent les jeunes pousses et la mousse qu'ils découvrent à coups de sabots.

C'est sur les sommets du Grand-Caucase, entre 8 et 13.000 pieds d'altitude (aux glaciers du Kazbek et de l'Elbrouz, en Svanétie, aux sources de l'Argoune, de l'Aragva-Pschave et du Bélokan-Tchaï), qu'habite le tour. En compagnie de dix, quinze et quelquefois cinquante de ses pareils, souvent seul, il passe sa vie au milieu des amas de roches les plus inaccessibles, au-dessus de la zone des gazons. Ce ne sont que les grands froids qui lui font chercher asile dans les bois. Il se nourrit pendant la nuit, et, vers huit ou neuf heures du matin, il remonte à ses rochers, s'y couche à leur ombre jusqu'à cinq ou six heures du soir, puis il retourne de nouveau aux pâturages. C'est à cause de cette régularité et de cette constance à fréquenter toujours aux mêmes heures les mêmes endroits, herbages ou abreuvoirs, et à suivre toujours les mêmes passages et les mêmes sentiers, que le tour, quoique doué d'une vue perçante, d'une ouïe et d'un odorat très fins, devient la victime du chasseur à l'affût. On distingue deux variétés de tour: l'une, (celle du Kazbek et des sources de l'Argoune) a les cornes plates et massives, fortement courbées, rappelant un peu celles du buffle; l'autre a les cornes hautes et moins cintrées.

Les mœurs du chamois ont beaucoup d'analogie avec celles du tour: comme lui il préfère les rochers abrupts et escarpés, vivant en bandes composées de dix, quinze et quelquefois soixante têtes, recherchant en hiver les forêts et les endroits ensoleillés, paissant la nuit et dormant le jour. Dans le troupeau, il y a toujours une sentinelle; ce rôle est rempli par le plus grand des mâles qui, campé sur une hauteur, au moindre danger avertit par un sifflement aigu la bande qui prend la fuite. Exterminé ou délogé, le chamois a disparu dans certains parages, mais on en signale encore une grande quantité aux sources du Kouban et de ses affluents, dans le bassin supérieur de l'Ingour, dans les défilés d'Argoune, de Tarcy, de Lagodekh, de Bélokan, de Zakathali, au district de Bortchalo, à Abastouman etc.

Le chevreuil est l'animal le plus répandu dans les forêts du Caucase. Il se montre aussi, par paire ou en bande de huit à dix de ses pareils, sur les flancs des montagnes et parfois à 5 ou 6.000 pieds d'altitude. On en distingue deux variétés, dont l'une de taille élevée, à grandes cornes très écartées, est spéciale à l'arrondissement du Kouban.

\* Voir le N° 9 du „Caucase Illustré“

Les djeirans (antilopes), traqués, tués par l'homme et les fauves, décimés par les rigueurs de l'hiver, sont devenus peu communs. On peut cependant en compter quelques troupeaux au nord des hauts plateaux de la steppe de Karaïaz et de celles de Schiraz et de Mougan.

La panthère (bars) se hasarde dans plusieurs régions du Grand-Caucase et dans les arrondissements limitrophes de la Perse. En été, elle quitte les bois pour aller dans les pâturages alpins attraper les chamois et les tours.

Le lynx et le chat sauvage, qui ont les mêmes mœurs, hantent les mêmes endroits: bois, joncs, jachères. Recherchés pour leurs fourrures, on les prend au piège ou on les empoisonne avec de la strychnine.

On raconte mille histoires fantastiques et invraisemblables à propos de l'hyène et de sa férocité. Le fait est que ce félin n'existe que peu ou point au Caucase.

Moins gros que son congénère de Russie, le loup vagabonde seul ou en bandes dans presque toutes les montagnes, les vallées et les steppes. Il suit aux pâturages les troupeaux et ne s'approche des étables et des villages que pendant la mauvaise saison. Trop faible ou plutôt trop poltron, il n'attaque que le petit bétail.

Les chacals se réunissent nombreux dans les plaines où, pendant la nuit, ils fondent en masses sur leur proie, et, peu soucieux des gens et des chiens, ils pénètrent dans les bivouacs et emportent viande, peaux fraîches, et même les bottes des chasseurs frottées de graisse.

Il y a trois variétés de renards: le gris-jaune, le rouge-feu, et le noir-brun (Districts d'Argoune et de Batoum); leur peau n'a pas grande valeur.

On ne peut se faire idée de la quantité incroyable de lièvres qui pullulent en Transcaucasie et surtout dans le Gouvernement d'Elisabethpol.

Les blaireaux, martres, écureuils, loutres, porcs-épics (près de Lenkoran) présentent peu d'intérêt comme gibier; la chasse des martres est assez lucrative.

D'après A. Kalinovski

## L'habitation au Caucase



Doukhan (cabaret) sur la route militaire de Géorgie  
 Dessin de Vereschaguine

## MŒURS ET COUTUMES DU CAUCASE

## Le mariage en Mingrélie

En Mingrélie, les fiançailles se célèbrent dans toutes les classes avec une certaine solennité. Un soir, la future, qui, ce jour-là, a pris grand soin de sa toilette, s'est fardée, a revêtu ses plus riches atours et est voilée, attend dans une grande salle, entourée de son père, de sa mère et de ses amis, l'arrivée du fiancé et de ses parents. Ceux-ci entrent, se placent en face avec le fiancé aussi silencieux que la jeune fille et font la demande officielle. Les parents répondent: «Nous vous agréons», et on se salue mutuellement trois fois. Le père du jeune homme s'avance alors, tenant une bague, l'offre à la jeune fille et la lui met au doigt au nom de son fils; il donne encore une image religieuse, un chapelet d'ambre, puis les fiançailles se terminent par un repas. Mais le mariage n'a lieu souvent qu'un, deux, trois ou quatre ans après. Pendant tout ce temps la jeune fille a une chambre réservée où elle peut recevoir son futur époux.

Enfin, le grand jour des noces est arrivé. Ordinairement elles ont lieu chez le marié. Aussi, dès le matin ses parents et ses amis partent pour chercher la fiancée et la lui amener, pendant qu'il reste patiemment chez lui.

A tous les alentours, de nombreuses invitations ont été lancées; une foule énorme, en costume de gala, arrive à cheval, apportant des cadeaux de toute espèce, le plus souvent de l'argent, sorte de prêt mutuel, dette inscrite régulièrement sur un registre *ad hoc*, et, qu'à une autre occasion on rend exactement et proportionnellement, d'après la position de fortune des donateurs.

Une sorte d'immense tente en branches tressées, tendue d'étoffe et illuminée, a été dressée en plein air; de longues banquettes et des tables, si étroites qu'on n'a pas de vis-à-vis, s'allongent des quatre côtés pour recevoir les deux ou trois cents convives; le milieu, resté libre, sera la salle de danse.

Quand le cortège n'est plus qu'à une demi-verste, un envoyé à cheval prend les devants, et vient au galop annoncer par un coup de pistolet que la fiancée approche. Mouvement général. La belle-mère se place alors sur le seuil de la maison, tenant à la main un morceau de sucre, charmant symbole, qu'elle va mettre sur les lèvres de la mariée pour lui souhaiter que «désormais sa vie soit douce, et que son langage en conserve la douceur!»

Chez les paysans, la dot fait partie du cortège. Elle se compose, en dehors d'une certaine somme d'argent comptant payée au mari, de plusieurs caisses en bois peint, à nuances criardes, à ornements de fer-blanc et qui contiennent des matelas, des coussins, des draps, des couvertures, confectionnés par la mariée elle-même. Chez les gens de la classe aisée, le trousseau est envoyé chez le mari la veille ou le matin.

Bientôt on entend le bruit de la noce brillante qui s'avance. En tête marche la fiancée, chaperonnée par une matrone, vieille amie de la famille, quelquefois sa nourrice, qui la conduit dans une chambre qu'on a préparée. Là, la matrone l'habille, la coiffe, la fardé, et, la toilette terminée, elles sortent. On amène le fiancé, et le cortège se rend à l'église. Derrière les mariés marche un garçon d'honneur qui tiendra au-dessus de leurs têtes les deux couronnes nuptiales, en filigrane d'or, ornées d'une croix. C'est lui qui, dès ce jour, devient l'ami de la maison et surtout de la femme; c'est lui qui baptisera le premier-né. L'église est comble. A l'endroit où se mettent les époux on a étendu un tapis de soie rose ou quelquefois seulement une simple *bourka*. La cérémonie religieuse commence. Mais, pendant sa durée, qu'on se garde scrupuleusement de s'appuyer aux murs, c'est un mauvais présage! Avec quelle attention les parents suivent du regard la flamme des cierges que tiennent à la main les deux époux! N'est-ce pas celui dont la cire restera la plus longue qui vivra le plus longtemps?



Après le service divin, les félicitations, les embrassades s'échangent, puis on sort de l'église. A la porte, deux invités tiennent deux sabres croisés sous lesquels passent le mari et la femme; puis, on entonne les chants joyeux. En signe d'allégresse, des coups de fusil partent de tous côtés, et on se rend à la maison où un grand festin est préparé. Mais, avant d'entrer, un ami offre à la mariée l'argent qu'il vient de quêter pour elle; les plus proches parents donnent des bijoux, des ceintures, etc. Puis on amène un petit garçon de sept à huit ans qu'on assied sur les genoux de la mariée et qui devient son nourrisson. On passe enfin dans la salle à manger; mais là, nouvelle étiquette: le mari s'assied à côté de sa femme et reçoit les félicitations générales. Chose bizarre, dans les compliments qu'on adresse à la mariée on ne lui souhaite que des garçons!

On annonce que le repas est servi. Le marié se sauve; et la mariée, dont la confusion, le silence, sont de rigueur, qui doit rester impassible et sans oser lever les yeux, attend que sa matrone vienne l'inviter à se lever. Celle-ci l'emmène avec les parentes du mari à une table où les hommes ne sont pas admis. La matrone, ordinairement laide, mais rusée, s'assied d'un côté et choisit, pour la faire asseoir de l'autre côté de la mariée, une autre femme, la plus laide possible, qui servira de repoussoir. La mariée conserve toujours son voile. Sur sa banquette ont pris place les femmes les plus intimes de ses connaissances.

Le festin, entrecoupé de chants arrosés de copieuses libations, interrompu par d'innombrables toasts, des *mravaljamières* qui accompagnent ces souhaits adressés à l'épousée: «Que tes pieds soient heureux! Dieu veuille que tu apportes la chance!» se prolonge toute la nuit. C'est alors qu'il y a ces belles luttes de buveurs entre les deux camps des familles des époux! C'est alors qu'on découpe ces énormes morceaux de bœuf bouilli, de mouton, dont les proportions sont en rapport avec les qualités des personnages qu'on sert! Le *nec plus ultra* de la gloire consiste à ne pas se lever de table pendant six ou sept heures et à ne pas cesser, pendant tout ce temps, de vider son verre!

Au milieu du dîner, cependant, présidé naturellement par un *toloumbache* qui a porté la parole et proposé les toasts, la pauvre mariée, qui n'a encore rien mangé, n'a pas ri et n'a osé regarder personne, est enfin débarrassée de son voile. Elle reste encore une heure, puis la matrone demande à sa mère la permission de l'emmener et de la conduire, sans que personne s'en aperçoive, à la chambre nuptiale. Là seulement, un dîner fin lui est servi; après quoi on la couche. Puis la matrone se met à la porte pour attendre le mari, qui ne tarde pas à arriver. «Qu'apportes-tu?»—dit-elle à l'époux quand il se présente. Celui-ci lui glisse dans la main quelque monnaie et entre. Pendant ce temps, le repas continue. A l'aurore, le mari se lève, laissant dans le lit, selon sa fortune, quelques roubles. La matrone habille la mariée et lui met sa plus belle toilette. Peu à peu le jour est arrivé. On organise des courses de chevaux avec prix pour les gagnants, puis de rechef on se remet à table. Vers le soir enfin, les invités, emportant chez eux ce qu'ils n'ont pu achever de manger, songent à se retirer. Les époux offrent à leurs garçons d'honneur et à leurs parents des cadeaux plus ou moins beaux: des chevaux, des armes, etc.

Au bout d'une semaine, la matrone, qui est restée dans la maison conjugale, part à son tour, chargée de présents. Scène de désespoir! La mariée ne perd-t-elle pas en elle le dernier lien qui l'attachait à la maison paternelle?

A partir de ce jour, et pendant un an, les époux conservent devant leurs parents une réserve absolue et ne s'asseyent jamais devant eux avant d'y être invités. La jeune femme s'occupe des soins du ménage, emploie ses loisirs à une foule de broderies sur peau de chevreau et à mille petits ouvrages qu'elle fait elle-même et qu'elle offre aux parents de son mari. Plus tard, pour se désigner mutuellement, jamais le mari ou la femme ne s'appelleront par leurs prénoms; ils emploient toujours cette périphrase: le père de ma fille, la mère de mon fils.

## PROVERBES ARMÉNIENS

Les pleurs amènent les pleurs.  
 \*  
 La langue n'a pas d'os; elle tourne.  
 \*  
 Le fou a peur de l'ivrogne.  
 \*  
 Si Dieu donne la maladie, il en donne aussi le remède.  
 \*  
 Honore le vieillard si tu veux vieillir.  
 \*  
 Le pain du fou est dans le ventre du sage.  
 \*  
 Patience est vie.  
 \*  
 C'est le saint le plus éloigné qu'on vénère le plus.  
 \*  
 Celui qui est rassasié émiette à l'affamé.  
 \*  
 Fou et ivrogne se ressemblent.  
 \*  
 Si tu puises une cruche d'eau de la mer, le niveau de la mer diminuera-t-il?  
 \*  
 Si tu fais bien, tu te fais du bien à toi-même; si tu fais mal, tu te fais du mal à toi-même.  
 \*  
 Dieu donne, Dieu reprend.  
 \*  
 Si l'âne broute une herbe qu'il n'a jamais encore mangée, il a mal à la tête.  
 \*  
 On a donné l'étoffe, et on vous demande encore la doublure!  
 \*  
 Si Dieu ferme une porte, il en ouvre une autre.  
 \*  
 Entends deux fois, et parle une.  
 \*  
 Il faut lire le recto et le verso.  
 \*  
 Ne lèche pas ce que tu as craché.

Si Dieu donne, il donne des deux mains; s'il ne donne pas, il ne donne pas du tout.  
 \*  
 En âne il a vécu, en âne il a grandi.  
 \*  
 Jusqu'à ce que Suzanne ait fini de s'habiller, les pénitents sont revenus de l'église.  
 \*  
 Ce que Dieu a fait, l'homme ne peut le défaire.  
 \*  
 Celui qui demande a le visage noir (*c'est-à-dire rouge*); celui qui refuse l'a doublement noir.  
 \*  
 Qui a beaucoup vécu a beaucoup vu.  
 \*  
 Quel doigt couper quand tous les doigts font souffrir?  
 \*  
 La bouche n'a pas de porte.  
 \*  
 Un fou jette une pierre dans un puits, et quarante gens sensés ne peuvent la retirer.  
 \*  
 La langue du petit (*c'est-à-dire de l'inférieur*) est courte.  
 \*  
 On dit à l'aveugle: «Les bougies ont renchéri». — «Que m'importe?» répond-t-il.  
 \*  
 Trouve le nouveau, ensuite jette le vieux.  
 \*  
 La main de l'homme a cinq doigts et ils ne se ressemblent pas.  
 \*  
 On n'est pas fou en compagnie d'un fou.  
 \*  
 Que le pauvre devienne riche, il pue dix ans pauvreté; que le riche devienne pauvre, il fleure dix ans richesse!  
 \*  
 Doux langage fait sortir le serpent de son trou.

## ФАБРИЧНАГО СКЛАДА

КАВКАЗСКАГО АКЦИОНЕРНАГО ОБЩЕСТВА ОБРАБОТКИ ВОЛОКНИСТЫХЪ ВЕЩЕСТВЪ

# „Г. З. А. ТАГИЕВЪ“

ВЪ БАКУ

BAKOU

*Passage Lalatëff*

## „AU BON MARCHÉ“

Modes—Nouveautés—Lingerie—Parfumerie—Articles  
de Paris

BAKOU

## HÔTEL DU CAUCASE

*BAKOU, Nijni-Tazapirski № 3*

### J. A. FLORENCIE

Entreprise de travaux de décoration  
Sculpture—Stucature—Peinture  
Téléphone № 921

Bakou

MAGASIN DE MUSIQUE

## H. I. İNDRISEK

Dépôt de pianos et d'harmoniums

BAKOU

## GRAND HÔTEL DE MOSCOU

*БАКУ, Нижне-Тазапирская № 3*

### ИВ. АН. ФЛОРЕНЦИЕ

Принимаются всевозможныя декорационныя работы:  
Скульпторныя, лѣбныя и штукатурныя  
Телефонъ № 921

MAISON de COMMERCE

## LES FILS DE L. PRYWES ET C<sup>o</sup>

Représentants de fabriques

*Succursale à Tiflis, Armiansky bazar, maison Mantacheff*

## SAMOVARS

*de la Société CHEMARINE frères*

Fabricants à TOULA

En vente dans tous les principaux magasins du Caucase

## SAVONS DE TOILETTE

PARFUMERIE

### de Gustave Stürmer

à Varsovie

TIFLIS

*Golovinsky prospect № 10*

## LIBRAIRIE A. V. BRAÏLKO

(ci-devant Bærenstamm, maison fondée en 1857)

Editions russes et étrangères—Nouveautés Pédagogie  
Abonnements à toutes les publications russes et étrangères

*TIFLIS Armiansky bazar, maison Mantacheff*

Maison de commerce

## SOCIÉTÉ SAMÉDOFF

grand choix de tapis persans, du Téké, du Khokhand—  
Soieries—Etoffes pour costumes & ameublement

Quatre médailles aux Expositions du Caucase—Ordre  
du Lion & du Soleil de Perse

Téléphone 855